

LES ŒUVRES POSTHUMES DE JEAN FEKETE DE GALÁNTHA, VOLTAIRIEN DE HONGRIE

Le « prière d'insérer » d'une *Introduction à l'Histoire hongroise*, de M. F. Eckhart, parue en 1928 et déjà rééditée, annonçait, comme second volume de la Bibliothèque d'Etudes Hongroises inaugurée ainsi, la publication des *Œuvres Posthumes* de Jean Fekete. Les circonstances ne l'ont point permis. En attendant mieux, la REVUE a bien voulu me retourner ce travail tout prêt depuis longtemps et me prier d'en détacher quelques pages pour ses lecteurs.

J'ai présenté jadis le personnage, assez en détail, dans les *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*¹. On pourra s'y reporter, pour tout ce qui touche les œuvres de Fekete publiées ou manuscrites, en hongrois et en français, comme pour ses rapports avec les littératures étrangères, avec la France et les lettres françaises, surtout avec Voltaire, et aussi pour connaître l'homme lui-même, la façon dont il a jugé son temps, son pays et quelques autres.

Les fragments que nous donnons aujourd'hui de sa dernière œuvre, demeurée manuscrite et inachevée, comprennent les plus tardifs de ses essais en poésie française et le début de « *Petites Réflexions* » en prose, sorte de journal intime, non daté, des dernières années. Vers et prose font suite, dans le manuscrit, à deux passages que j'ai publiés déjà, commentaire à l'appui : une lettre « *À mon Fils* », où il est question d'Helvétius et du livre « *De l'Esprit* » ; une autre, assez longue, « *A. M. de Schedius* », où s'affrontent l'esthétique à l'allemande et les règles à la française².

Quant au manuscrit lui-même, dont on reproduira ici les

(1) *Nouvelles Archives...*, tome XXII, fascicule 4 (Imprimerie Nationale, 1924), 57 p. in-8°. La brève étude qui suivra, sur Fekete écrivain français, était amorcée là, en une seule page (p. 8-9), qu'on reproduit telle quelle, en tête du développement.

(2) Voir, pour la première : *Revue des Etudes Hongroises*, avril-septembre 1924, p. 89-105. Pour la seconde : *Revue de Littérature Comparée*, janvier-mars 1925, p. 60-88. En tout, les pp. 39 à 55 du manuscrit original.

pages 55 à 72, c'est un cahier relié de 164 p. in-4°, conservé à la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences, Budapest. (M. Irod. Régi és újabb írók, 4. ivrét, n° 83). Tout y est de la main d'un copiste, Mátyási József, secrétaire et ami de Fekete. La simple comparaison de fac-similés donnée dans la biographie de M. Győző Morvay (*Galánthai Gróf Fekete János*, Budapest, 1903), p. 185 et 215, 114 et 181, permettrait de s'en rendre compte. On a d'ailleurs de Mátyási, en manuscrit (*Verseinek Gyűjteménye*, au Nemzeti Múzeum de Budapest, Oct. Hung. 58, p. 138) une pièce adressée par lui à Fekete en même temps qu'il lui remettait sa copie des « *Petites Réflexions* » qui terminent ces *Œuvres Posthumes*, et que lui-même avait classées.

L'auteur n'a fait que revoir, plume ou crayon en main, superficiellement, cette copie achevée peu avant sa mort, et où les lapsus ne manquaient pas, quelque mal qu'eût donné au secrétaire sa piètre connaissance du français : il dut piocher, dit-il lui-même quelque part, pour trouver le sens de ce qu'il avait à copier : « *Frantz nyelvet nem tudván, könyvet kellett dülni, szókért's az Írásnak értelemét mulni* » (même manuscrit, p. 139) ¹.

Le texte des *Œuvres Posthumes* s'arrête au bas de la page 164, au milieu d'une phrase concernant l'impératrice Louise, femme de Joseph II. Les trois derniers mots de la phrase ont été rajoutés après coup, pour la compléter. Le développement, et ce dernier numéro (CXXVII) restent inachevés. Le renvoi que fait M. Morvay (*ouvrage cité*, p. 99, note 1) à un n° CXXXI, paraît bien être une faute d'impression, pour CXXI.

Au moins trois feuillets à la suite, avant les six derniers, de-meurés blancs, ont été coupés au ras du dos. Il semble que la mutilation soit le fait d'un autre que l'auteur lui-même...

JEAN FEKETE, ECRIVAIN FRANÇAIS

« Il n'est que trop vrai, que votre poésie est épineuse pour tout le monde, mais surtout pour un étranger; je fis des vers, longtemps avant que d'en avoir appris les règles; et, les ayant apprises, je n'ai pas pu parvenir à rimer aussi difficilement qu'il le fallait ». Ainsi s'exprimait Fekete, après vingt-cinq ans. Et son corres-

(1) Cf. la note 139 d'un autre manuscrit du même Mátyási, *A Barátság és Annak Mestersége* (Quart. Hung., 1974), publié en 1821; mais le volume manque au Nemzeti Múzeum de Budapest, ainsi qu'à l'Académie Hongroise. Pour plus de détails sur tous ces manuscrits, voir mon étude de 1924, *Nouv. Archives des Missions Scientif.*, XXII, fasc. 4, p. 3 et 4.

pondant français, Voltaire en personne, répondait à l'envoi de vers *Sur le Mariage* par « quelques petites observations critiques » dont Fekete ne manqua pas de tenir compte, au moins pour la pièce en question : « *Lien* est de deux syllabes, il faut *nœud*... Le vers n'y est pas : *mariés* est de trois syllabes, il faut *époux*... Le vers n'y est pas, *bannie* ne peut être suivi d'une consonne..... *mariage* est ici de quatre syllabes, parce que ce mot est suivi d'une consonne... Le vers n'y est pas..... Le vers n'y est pas..... Le mot *rage* est trop fort..... *Voix* ne rime point à *toi*, à cause de l'*x*, et parce que *voix* est long, et *toi* bref... »

On a plus d'une fois commenté, en admirant la conscience du correcteur, cet échange de quelques lettres, que la crainte de la censure autrichienne fit assez mystérieux d'abord¹. Voltaire sut admirablement que pour un grand esprit nulle besogne n'est superflue, qui peut servir à l'expansion de ses propres idées ou du génie national. Il semble bien d'ailleurs qu'il crut, au début, avoir affaire à quelqu'un de plus haut que le jeune fils du vice-chancelier d'Empire Georges Fekete. Tel mot signé « Rateivol, catholique romain » et la prétendue copie (qui l'accompagne) de la lettre d'un Amtmann Bâlois — lisons Voltaire — au marquis de Miranda — lisons sans doute Fekete — apportent à l'heureux « descendant des Huns » des compliments de ce goût : « Vous ne m'étonnez plus et j'attends de grandes choses de vous en tout genre... vous êtes né avec un génie supérieur... vous êtes un aigle enfermé dans une grande

(1) Lettre à Voltaire, 10 juillet 1767; 4^e lettre à Voltaire, 4 avril 1768 (Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 254, 250; v. les vers corrigés, *ibid.*, II, 112). Toute la correspondance, analysée par Kont, *Grande Revue*, 1905, p. 247; cf. Baranyai Z. *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII. század* (1920), p. 44 ss. Sur les sévérités de la censure autrichienne, v. Morvay G., *Galántai Gróf Fekete János*, p. 79, 93, 183, 220, 239; cf. Sayous, *Littérature Politique*, p. 70, 71, et ce qu'en dit Fekete lui-même dans ses lettres à Voltaire : *Mes Rapsodies*, II, 282, une « relation d'Erèse » arrêtée par la censure; II, 243, l'Amtmann de Bâle (Voltaire) au marquis de Miranda (Fekete) : « Vous avez aux barrières de Madrid (de Vienne) la douane des pensées »; (sur cette lettre, cf. Morvay, *ouvr. cité*, p. 120, 87 et Baranyai, *ouvr. cité*, p. 47). Ailleurs encore dans ces lettres, leurs précautions pour déjouer la censure. Cf. aussi Fekete, *Œuvres Posthumes*, Petites Réflexions, C et CIX, et Kont, *thèse*, p. 95, 186, 214 ss. Un peu plus libérales sous Joseph II, *révision* et *censure* autrichiennes redeviennent après lui très sévères; v. Baranyai, p. 62-67; à comparer avec Ballagi Géza, *A politikai irodalom Magyarországon, 1825-ig* (1888), p. 58 ss.

cage, un aigle gardé par des hiboux »¹. Était-ce au juste donner pleine satisfaction à Fekete qui signait *l'Inconnu*, disait-il, « pour que la politesse ne vous fasse pas mitiger votre arrêt »; demandant que, s'il n'y avait dans ses vers « aucune pente à la poésie, aucune trace de ce feu et de cet enthousiasme qui est l'empreinte du génie »², on le lui indiquât sans ambages ? Lui-même parle volontiers, ici ou là, de ses

Vers d'un poète sans génie,
Composés sans de hauts projets,

de ses bagatelles, niaiseries, ou rimaileries, des innocents fruits de sa paresse, des faibles enfants de sa lyre, des avortons informes d'une Muse postiche, des informes productions d'une Muse barbare..... Il déclare laisser « tout poétique délire », et se contenter d'un hautbois ou d'une musette, d'un luth champêtre ou d'un pipeau rustique. Il assure, sans se faire prier : « Le genre héroïque est au-dessus de mes forces, et ne convient nullement à ma paresse ». N'écrivant pas « pour le grand jour », il croit peu nécessaire d'excuser « les négligences, les rimes hasardées et quelques autres petits défauts presque indispensables du style que le conte exige, auquel on ôterait souvent toute sa grâce par une scrupuleuse exactitude »³.

Nul doute que le recueil entier des *Rapsodies* n'eût gagné infiniment à ce qu'un Voltaire au petit pied, « quelque Aristarque judicieux » ou quelque *Iris*, française peut-être, étendit à l'ensemble la critique bienveillante que l'*Apollon du Parnasse Français* avait consenti à faire d'une page entre autres⁴. Publiées par

(1) Lettre de Voltaire, 22 août 1767 (Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 241); voir aussi quelques vers de Voltaire lui envoyant sa tragédie des *Scythes* (éd. Moland, X, 583); cf. Kont, *thèse*, p. 139, n. 1.

(2) Première lettre à Voltaire (*Mes Rapsodies*, II, 262). A un autre correspondant, Fekete dit sa joie des compliments reçus : « Il m'a comblé d'éloges que je ne dois sans doute qu'à son obligeance » (*ibid.*, II, 235). — Cf. la préface (I, 6) sur les « différentes espèces de barbouillage » qu'il envoyait à Voltaire « de temps en temps »; s'il joint au recueil les lettres reçues du grand homme, c'est « bien moins pour étayer sa vanité, que pour donner quelque prix à cette collection, qui sans ce secours en aurait si peu ».

(3) Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 261 (première lettre à Voltaire), puis *passim* dans les deux tomes, et II, 58, en tête du conte « Combabus ressuscité », et encore aux *Œuvres Posthumes*, Stances (Envoi).

(4) Fekete, *Mes Rapsodies*, I, 6, 11 (dédicace à I. R. I. S., « de mes

Fekete en 1781, trois ans après la mort de Voltaire — à Genève, dit le titre, — « dans sa patrie », dit Beuchot qui prend Jean Fekete pour Georges Fekete son père, — à Presbourg ou à Bude, assure Quérard, — les *Rapsodies* abondent en menues fautes de versification, d'orthographe ou d'usage, malgré un erratum assez imposant¹.

Il faudrait en dresser un, de même, avant la lettre, pour les *Œuvres Posthumes* inédites. Elles auraient eu besoin, elles aussi, de la sévérité de ce

...censeur froid et méthodique,
poussé d'un zèle académique

(*Mes Rapsodies*, I, 13),

que Fekete semblait récuser d'avance en faveur du « lecteur sensible et tendre ». Mais à quoi bon munir d'un glossaire et d'une étude linguistique, syntaxique et métrique un texte qui, de l'aveu de son auteur, ne saurait prétendre à une valeur littéraire propre, et ne peut guère avoir qu'un intérêt documentaire, très réel ?². En voudra-t-on à un étranger d'une orthographe irrégulière et souvent fantaisiste même pour les noms propres, et fort incertaine en ce qui concerne, par exemple, les mots à consonnes redoublées ? D'une accentuation aussi fautive que la ponctuation, nos différents é accentués déconcertant cette oreille magyare accoutumée à de très nombreux é ouverts ? D'erreurs de graphie, non moins fréquentes dans les fragments

vers tour à tour — L'objet et l'Aristarque » ; cf. I, 20) ; *ibid.*, II, 286. Fekete avait envoyé à Voltaire deux choix de ses vers, et aussi les *Pensées Détachées des années 1764 à 1766*, qui terminent les *Rapsodies* : v. F. Caussy, *Inventaire des Mss. de la bibliothèque de Voltaire à Saint-Petersbourg*, Nouvelles Archives des Missions Scientifiques, nouv. série, 1913, fasc. 7 : tome II des Mss., n^{os} 207, 253, 262. — Il lui avait envoyé sans doute encore sa discussion de Saint-Réal (*Mes Rapsodies*, I, 177 ss) ; car Voltaire lui dit (*ibid.*, II, 248) avoir lu sa « belle apologie des chrétiens qui en usent avec leurs femmes beaucoup plus honnêtement que les Musulmans ».

(1) Note de Beuchot, dans l'édition Moland, T. 45, p. 344, n. 1. Quérard, *Supercherie littéraire*, 2^e éd. (1870), III, 112.

(2) M. Baranyai juge cependant ces *Œuvres Posthumes* d'un intérêt médiocre, purement biographique et d'histoire contemporaine (*A francia nyelv és műveltség Magyarországon, xviii. század*, p. 57). I. Kont n'était pas de cet avis (*Magyar francia versírók*, dans *Egyetemes Philológiai Közlöny* de 1900, p. 115).

français inédits de Joseph Pétzeli, des comtesses Csáky ou Deym, que donne l'intéressante brochure de M. Baranyai ?¹.

Quelque souci qu'ait eu Fekete de s'informer de ces choses, lui qui en disserte dans la préface de ses œuvres magyares inédites, citant Richelet aussi bien que La Motte Houdard, lui qui voulut remanier d'après le système de la rime plate française une traduction hongroise que son ami Kis János avait faite du *Musarion* de Wieland, lui reprochera-t-on des fautes de scansion ou d'accord, des méprises fréquentes sur la loi de l'e muet, ou la valeur exacte de nos diphtongues, des participes mal accordés (la règle se fixait à peine), des erreurs de mode ou de genre, et, de-ci de-là, des syllepses un peu rapides ?².

La seule tâche qui s'imposât serait, en respectant tout le reste, de corriger l'orthographe là où elle fausse les vers ou le sens, par adjonction ou suppression, entre crochets ou parenthèses, des lettres qui manquent ou sont de trop — et de corriger les erreurs de copie manifestes.

Au reste, l'espèce des pages inédites n'est pas précisément celle du recueil publié. A l'inverse des *Rapsodies*, la prose domine de beaucoup dans les *Œuvres Posthumes*. L'auteur avait pendu sa lyre au croc « pour ne plus la reprendre, étant persuadé, comme M. de Voltaire l'a dit, qu'on ne doit plus rimer à quarante ans. Il n'était permis qu'à lui d'enfreindre ce conseil salutaire ». Il n'a donc ici *décroché* sa lyre que par accident, à l'occasion d'un événement fortuit et mémorable de sa vie personnelle ou de l'histoire du monde;

(1) Baranyai Z., *ouvr. cité*, 29, 31, cf. 115. Id., *ibid.*, p. 55; Fekete fut le premier Hongrois qui ait traduit en vers français un poète hongrois (Beniczky Péter, *Sur la Liberté*).

(2) Fekete János, *Magyar Munkái* (en mss. à l'Académie Hongroise), I, p. II, 3, 4, 6, 7, 183 et note. Une lettre à G. Aranka (*ibid.*, II, 89), revient à la question des e muets. Kis János, *Emlékezései életéből* (Bud. 1890), p. 407, déjà cité par Pintér Jenő et Morvay Győző. Au sujet de Fekete théoricien du vers français, on peut voir encore Krasso Jolán, *Galánthai Gróf Fekete János Magyar Munkái*, p. 32. En tête de sa traduction inédite de la *Pucelle*. *Az Orléani Szűz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181, Quart. Hung., verso du f. 2) Fekete disserte sur le décasyllabe de Voltaire et l'alexandrin, rappelant une discussion qu'il eut à ce sujet avec un ami.

sauf quelques pièces du genre amoureux, où peut-être il a mis en vers une ancienne aventure, la plupart se datent ainsi d'elles-mêmes ¹.

Telles poésies de circonstance paraîtront fades ou faibles, et l'occasion parfois bien mince : vers pour une solennité, une convalescence, une mort; envoi de fleurs, chansons, déclarations, palinodies. Hélas ! le goût de Chaulieu, dont Fekete dit grand bien, le lyrisme français contemporain des « poésies fugitives », étaient-ils beaucoup plus hauts de ton ? ². Et les vers des rares Hongrois qui, non contents de composer en français, à quoi beaucoup se plaisaient, se hasardèrent alors à publier leurs essais, Alexandre Pétzeli, Teleki lui-même ³, valent-ils guère mieux ?

Ira-t-on jusqu'à dire de tel conte plaisant ou galant, à la manière de certaines *Rapsodies*, que cela est léger, badin, moqueur, lestement troussé ? ⁴. Nous avons renoncé voici longtemps en France à mettre des polissonneries en vers pour les rendre plus piquantes; mais ce qui nous ferait aujourd'hui l'effet d'une vaine profanation a été une vraie mode. On passera délibérément, dans ce manuscrit, telle « sottise pommée »; non pas tant parce que l'obscénité s'y étale avec une insistance dont les lecteurs de Grécourt, par exemple, n'eussent pas été autrement choqués, mais parce qu'elle n'ajoute guère à la valeur du recueil ni à ce qu'il peut avoir d'intéret, le tout étant « traduit de l'Hongrois » ⁵. Mais à

(1) Fekete, *Mes Rapsodies*, I, 7 (préface). M. Morvay, *Galántai gróf Fekete János*, p. 181, semble attribuer la raréfaction des poèmes français dans l'œuvre de Fekete, au seul attrait qu'eurent pour lui, sur le tard, la politique nationale et l'activité littéraire hongroise.

(2) Voir quelques exemples dans mon étude « Romanceros préromantiques ». *Romantisme et Prérromantisme* (1930), p. 231 et suiv.

(3) Aux indications de Kont, *Magyar francia versírók* (Egyetemes Philologiai Közlöny, Bud., 1920, p. 113-119), M. Baranyai ajoute des précisions utiles et des indications intéressantes : *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII század*, p. 115, 120, 52 note.

(4) Kont, *Grande Revue*, 1905, p. 249, à propos de certaines pièces de *Mes Rapsodies*; M. Baranyai est plus sévère (*ouvr. cité*, p. 53), par comparaison aux modèles français de Fekete, si adroite que soit souvent l'imitation.

(5) Pages 26-34 du manuscrit : traduction de la première pièce de *Nyomatatlan Verseinek Gyűjteménye* (inédit) de Mátyási József (Bud., Magyar Nemzeti Múzeum, Oct. Hung. 58 (en note, à l'endroit de cette coupure, on trouvera quelques indications complémentaires sur le personnage). Il s'agit de chevilles et de trous, de marteaux et de

quoi bon en faire grief à l'auteur ? Taine a recueilli quelques titres suggestifs, et contemporains, de parades « composées par Collé pour les plaisirs de son Altesse et de la Cour ». Charles Villers, qui devait s'user et s'aigrir à vouloir expliquer avant l'heure Kant à la France, commença, au temps de la Terreur, par des chansons comme le *Bouton de Rose* ou le *Trou de ma Voisine*. Entre une étude des cryptogames et une histoire du stoïcisme, Fauriel ne composa-t-il pas en 1803 une notice sur La Fare et Chaulieu ? : « charmants poètes, dira l'indulgent Ozanam, mais de ceux qu'il faut couronner pour les bannir » — et que nous allons trouver parmi les meilleurs amis de Fekete¹.

Telles pièces morales, ou politiques, *Sur Jésus*, *A l'Envie*, *Au premier Consul*, *A Lebrun*, tel essai de satire, assez mordant, sont mieux soutenus par la conviction intime, et l'on va sans peine jusqu'au bout. — D'ailleurs, plus d'un essai en prose s'insère parmi ces reprises poétiques, d'âges divers, groupées au début du recueil, et deux bons tiers de ces pages sont en prose, les cent dernières d'une seule teneur. La prose de Fekete vaut mieux que ses vers, à n'en pas douter. Elle court d'un seul jet, fort aisée en dépit de quelques incorrections légères², et se lisant sans ennui.

Il commence à *grisailier*. « Mes genoux jadis si fermes, dit-il, tremblent quelquefois sous le poids de ma bedaine. » Voici qu'il « frise les cinquante », puis on le trouve « au terme de sa cinquante-cinquième année ». C'est un peu toute sa vieillesse désenchantée

clous. On peut, si l'on y tient, comparer certaines pièces de Grécourt (*Poésies Diverses*, nouv. éd., Lausanne et Genève, 1750) ou le chant VII du *Balai* de l'abbé Dulaurens (Les trois Trous), et le *Dialogue XLI* de Voltaire (A. B. C., XVI) : « un venin qui s'est glissé, de trou en cheville, de l'Amérique en Europe », etc...

(1) Taine, *Origines de la France contemporaine*, éd. in-8°, I, 202. L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, Bulletin de l'Institut National Genevois, t. 38 (1909), p. 373 et n. — Ozanam, *Mélanges*, II, 97.

(2) Par comparaison, il semblerait que les « Pensées Détachées, des années 1744 à 1746 » qui, dans *Mes Rapsodies*, préludent en somme aux « Petites Réflexions » des *Œuvres Posthumes*, aient été revues par un ami français, ou peut-être le prince de Ligne; voir d'ailleurs ci-après, en note. F. Riedl (*Budapesti Szemle*, t. 118, 1904, p. 143) admet que d'une façon générale les vers français de Fekete valent mieux que ses vers hongrois.

qui se retrace, par touches successives, dans ce manuscrit que la mort a peut-être interrompu. Mélancoliques souvenirs et observations morales d'un homme qui a le bon goût de n'en pas vouloir à la vie, à qui peut-être il demanda trop à la fois tout d'abord. Réflexions auxquelles prêtent tel ouvrage philosophique, telles œuvres littéraires familières. Au hasard de l'impression du jour, considérations sur les grands événements passés ou actuels. Ecrites par l'auteur « au coin de son feu », sans observer « ni règle ni méthode », — et c'est « ce qui en assure la continuation », — ces réflexions détachées ne prétendent être rien d'autre¹. Dès ses débuts, Fekete disait de *Pensées* analogues qui terminent ses *Rapsodies* : « Rien n'est si commode que le genre d'écrire que j'embrasse. On jette ses pensées au hasard, on n'y met ni ordre ni méthode. Si l'ouvrage est mauvais, il ennuyera toujours bien moins qu'un livre de longue haleine. Personne certainement n'a eu moins envie d'en faire un, que moi; le titre fastueux d'auteur ne me tente pas. Le but de ce griffonnage est de me rendre compte de mes idées. Je cède à la démangeaison de barbouiller, sans jamais penser à être lu que de mes amis les plus intimes »².

Publier ces sortes de Mémoires posthumes ne sera donc pas produire une belle œuvre ignorée, enlever à l'obscurité, où son propre pays l'a tenu longtemps, un grand esprit méconnu.

Plus d'un étranger a mieux écrit que Jean Fekete dans notre langue, en vers et même en prose : de Hamilton, qui ne lui fut pas inconnu, à l'abbé Galiani par exemple; de Frédéric II (entre autres têtes couronnées), qui fut une de ses idoles, au prince de Ligne, que Fekete eut pour ami. Mais trouverait-on, parmi les auteurs français d'outre-frontières, beaucoup d'esprits plus entièrement, plus exclusivement français que celui-là, plus

(1) Fekete, *Œuvres Posthumes*, Petites Réflexions, II, xxvii fin, cxiv début, xxx fin, cxxvi début, cxvii début.

(2) Fekete, *Mes Rapsodies*, III, 315. Cf., du même. *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne* (1787), p. 1 : « J'ai vu qu'on n'a guère pris la peine de lire deux gros livres, qui ne manquaient pas de valoir leur prix, à deux tomes chacun, que je me suis donné la peine d'écrire dans la vue de m'amuser, sans ennuyer les autres. Etc... ».

pénétrés de sympathie pour la France contemporaine et « cette supériorité en toutes choses que l'Europe lui accorde en la lui enviant ? Quel est le pays, ajoute-t-il, qui ne suive pas aveuglément ses coutumes, ses modes, ses ridicules même ? On parle sa langue d'un bout de la terre à l'autre. Tout ce qui cultive les lettres lit avec autant d'admiration que d'utilité ses livres »¹.

Peut-être l'histoire du rayonnement français à travers le monde se complètera-t-elle utilement par la publication de ces pages inédites; quelques inexpériences d'un Hongrois qui s'éprit de la France à distance, sans l'avoir connue, sans avoir fait qu'y passer², paraissent peu de chose au regard de sa ferveur de sympathie, et de sa franchise à se dire notre obligé.

Peut-être l'étude comparée des littératures pourra-t-elle profiter quelque peu de ce moraliste et de ce critique rebelle à l'influence germanique, tout plein de notre XVIII^e siècle, même lorsqu'il essaie d'en contester certaines données philosophiques ou littéraires.

Peut-être, en dépit de tant de faiblesses avouées ici ou là sans nulle vergogne, qui ont fait de sa vie une vie manquée, l'homme lui-même vaut-il la peine qu'on achève de faire connaître en France un personnage qui fournit quelques années de Tokaj la cave de Voltaire, et eut l'honneur de correspondre avec lui; qui renonça, pour l'amour des lettres d'abord, et des lettres françaises, puis pour la gloire des armes, à tout ce qu'un père bien en cour, et clairvoyant peut-être, espérait pour lui de fonctions officielles; qui, avant de rêver se mesurer au Premier Consul, un temps son héros après

(1) « Figure oubliée », dit de Fekete F. Riedl (*Budapesti Szemle*, t. 118, 1904, p. 140 et 143). Sur les éloges de quelques contemporains, mais l'oubli complet des historiens littéraires, à dater de Toldy Ferenc (qui en effet ne le nomme ni dans ses *Magyar Államférfiak és Írók* de 1868, ni dans ses *Irodalmi Beszédek* de 1871, v. Pintér Jenő, *A Magyar Irodalom Története, Bessenyei György fellépésétől, Kazinczy Ferencz haláláig*, I, 149, 143; cf. 147, sur l'insuccès de Fekete. Comme il le rappelle, Szinnyi ou Beöthy s'étaient contentés de donner au sujet de Fekete quelques indications rapides. — Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 142; I, 187. Il attribue cette supériorité de la France à l'influence qu'y eut le sexe féminin; cf. *ibid.*, I, 185 et 216.

(2) Sur son voyage à Paris en compagnie d'une actrice française du théâtre de Stuttgart, v. *Mes Rapsodies*, II, 176; « Je vis Paris sans en jouir, etc... ». On parlera plus loin de son passage incertain à Ferney.

Frédéric II, aurait voulu combattre pour l'indépendance américaine; et qui, la carrière militaire déjà close devant lui, puis son rôle tardif de politique libéral prématurément interrompu, demanda aux lettres encore, aux lettres magyares naissantes, mais auparavant au culte de Voltaire et de la France, l'oubli de ses déboires et de ses déceptions ¹.

Peut-être même l'histoire moderne trouvera-t-elle encore quelques glanes parmi les confidences un peu désordonnées de ce témoin d'une époque, juge secret des choses et gens de son pays, fils d'un homme en vue, et lui-même bien posté pour observer et faire des comparaisons : Hongrie du XVIII^e siècle finissant et des grandes Diètes, Hongrie de Nitzky et de Marie-Thérèse, Hongrie du juriste national Werbőczy, du grand Matthias Corvin et des luttes contre les invasions turques ²; Autriche civile et militaire de François II et Kaunitz lassé du pouvoir, jusqu'à Léopold II et à la *vieille Cour*, de l'archiduc Charles au prince Eugène; Prusse du maréchal de Brunswick et Prusse de Frédéric II; France de Bonaparte, du Directoire et de la Révolution, et France de la guerre de Sept Ans.

(1) Kont, Grande Revue, 1905, p. 241. La biographie de M. Morvay Győző, *Galánthai Gróf Fekete János*, suit toute la carrière du personnage, de ses courts débuts dans l'administration (sur le désir de son père, dès la sortie de l'Ecole militaire de la Noblesse à Vienne), par delà ses années d'officier, jusqu'au terme de sa retraite prématurée et définitive, éclairée un moment par son action politique en 1790-91. Les *Œuvres Posthumes* donnent elles-mêmes à ce sujet l'essentiel. (*Petites Réflexions*, xxiii à xxvii, et cxiv). Tout en observant que ce jeune officier fort protégé, fait lieutenant-colonel fort vite, eut mauvaise grâce, au bout de onze ans, à se dire sacrifié, M. Pintér Jenő note bien. (*A Magyar Irodalom Története...*, p. 149) ce que cette carrière offre d'intéressant, jusqu'aux misères de la fin, et de très caractéristique, à la fois d'une personnalité assez curieuse, et de la vie littéraire et publique d'alors.

(2) M. Pintér Jenő note aussi (*ibid*), que Fekete le premier tenta de faire connaître aux Français quelle était la situation de la Hongrie contemporaine, du point de vue du droit public.

A LA VOLUPTE¹

Charmante Volupté ! fille de la nature,
 De nos plaisirs réels, Toi ! source la plus pure,
 Que le faux Philosophe ose calomnier,
 Qu'un bigot timoré veut en vain renier²;
 Idole de Platon, en dépit du sublime
 Dont il masque l'élan de l'ardeur qui l'anime,
 Epicure et Socrate ont connu tes attraits,
 Mais le Sage a toujours évité tout excès.
 C'est toi ! qui de mes meaux addoucis l'amertume,
 Fais oublier mon âge, avec eux m'accoutume;
 Me faisant quelquefois retrouver ma vigueur;
 Lorsque sur ton autel, je cueille quelque fleur³,
 Je me crois jeune encore, et dans la jouissance
 J'arrive en cheveux gris au terme de la chance.
 L'Amour dans la jeunesse accompagne tes pas,
 Sous de beaux sentiments il voile ton appas;
 L'on attaque le cœur, pour tromper l'innocente;
 Afin de te goûter sur le sein d'un[e] amante,

(1) Cf. par exemple Chaulieu, *Poésies*, Amsterdam 1724, p. 48, Ode à M. le Duc : « Surtout, aimable Volupté. Répands dans ma douce retraite. Un esprit de tranquillité. Qui calme mon Ame inquiète », etc.

(2) Expressions analogues dans : *L'On se ravise*, Vers. — Pour ce qui suit, on peut comparer Voltaire, *La Pucelle*, xiv, début (où semble flotter un souvenir de Lucrèce) : « O Volupté, mère de la Nature. Belle Vénus, seule divinité. Que dans la Grèce invoquait Epicure... » — En ce qui concerne Platon, si le *Phèdre*, fait de l'*ἔρως* un élément de l'âme humaine et dit que le délire même n'est pas en soi quelque chose de mauvais, puisqu'il est l'enthousiasme, il distingue avec soin deux espèces d'amour, l'un grossier et terrestre, qui se rattache à l'appétit, l'autre généreux et pur, inséparable de la raison. Si le *Protagoras* semble confondre presque le bien et l'agréable, le *Philèbe* et le *Gorgias* battent en brèche la réduction sophistique du bien au plaisir; les deux éléments du bien sont pour lui le plaisir et l'intelligence, mais la part de l'intelligence est de beaucoup la plus forte, et tous plaisirs ne peuvent entrer dans le mélange, où l'intelligence seule apporte règle et mesure. — Quant à *Epicure*, on sait les quatre « canons » qui sont pour lui la règle des passions et résument toute sa morale : prendre le plaisir que ne suivra aucune peine, fuir la peine que ne suivra aucun plaisir, etc... : en un mot, le seul principe de conduite, serait la recherche du plus grand plaisir possible; mais on sait aussi que sa vie, très pure, a démenti d'avance toutes applications calomnieuses de la doctrine. — *Socrate*, lui, ne séparait pas le bien de l'utile, mais entendait par « utile », tout ce qui est conforme à la dignité ou à la véritable liberté humaine, et niait que l'âme maîtrisée par la volupté fût libre, et que l'esprit dominé par l'intempérance connût les plus pures et les meilleures voluptés : la privation étant, pour lui, ce qui rend agréable la satisfaction du besoin...

(3) Cf. *Petites Réflexions*, XC, fin.

Tout jeune écervelé jouë le Céladon¹,
 De la débauche même il te donne le nom;
 Mais dès qu'il est aimé, tu reprend tous tes droits,
 Et l'heure du berger couronne ses exploits
 Lorsqu'un front sillonné par les soucis et l'âge,
 Quoiqu'on soit vigoureux, n'admet plus ce langage
 Et renonce à l'amour, risible à soixante ans,
 Il va sur ton autel essayer des élans;
 Heureux qui peut trouver, non une femme honnête
 (Car elles font tourner même aux plus vieux la tête)
 Quelqu'objet, qui sans être absolument Catin²,
 Par instinct au plaisir soit vivement enclin,
 Qui joigne à de beaux jeux un superbe corsage,
 De Vénus Médicis ait le charme en partage,
 Telle qu'Agnès Sorel³, qui se résigne au sort,
 De concert avec vous sache gagner le port;
 C'est alors, Volupté ! que vraiment on te goûte,
 Que ton tardif retour est tout ce qu'on redoute.

**

AU PREMIER CONSUL DE LA REPUBLIQUE⁴.

Héros ! qui sut braver la rage d'Amphitrite
 Ainsi que les Argus de ses fièrs tirans⁵

(1) *Céladon*, berger idyllique de *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé, aime l'héroïne, qui l'aime aussi. Il est devenu par la suite un type littéraire de l'amoureux élégiaque et langoureux. — Cf. ci-après, *Petites Réflexions*, xxvi : « Céladon en cheveux gris », et cxxvii : « un mari qui de Céladon devint Ithifal ».

(2) *Objet* : cf. une note de la pièce *Sur le Mercredi des Cendres* (supra). *Catin* : cf. une note de *Adieux à Thérèse*.

(3) Agnès Sorel, née en 1409, remarquée en 1441 par Charles VII comme fille d'honneur de la duchesse d'Anjou, venue solliciter une grâce à la Cour royale, fut nommée par le roi dame d'honneur de la reine. Bientôt il fit d'elle sa favorite; il lui donna, entre autres, le château de Beauté, près Saint-Maur; d'où le nom qu'elle eut de Dame de Beauté. Insultée un jour par le dauphin, le futur Louis XI, elle quitta la cour en 1445 et mourut (1450) peu après avoir eu son quatrième enfant. Olivier de la Marche, Jacques du Clercq, Jean Chartier et autres chroniqueurs du temps, ont à l'envi célébré sa beauté (voir diverses citations dans la *Revue des Questions Historiques*, 1866, I, 213 ss., du Fresne de Beaucourt, *Charles VII et Agnès Sorel*). Baïf l'a chantée lui aussi : « O mort, cette beauté. Devait de sa douceur fléchir ta cruauté... ». Et, ce qui importe surtout quand il s'agit de Fekete, la *Pucelle* de Voltaire l'avait louée : « Jamais Amour ne forma rien de tel... (I, 32); Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre — Sont deux Tétons séparés, faits au tour... » (V, 112). Et la traduction manuscrite de Fekete (*Az Orleáni Szüz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181 Quart. Hung) au verso de la p. 5, consacre une notice historique à Agnès Sorel, entre autres personnages historiques du poème.

(4) La pièce entière a été citée déjà par I. Kont, *Etude sur l'influence de la Littérature française en Hongrie*, p. 145, n. 3.

(5) Sur l'opinion qu'eut Fekete de l'Angleterre, v. Introduction, V, 4.

Comme Jules César, que tout obstacle irrite,
 Tu revins pour fixer les succès éclatans,
 Que pendant ton absence a souillé l'ineptie
 De lâches Généraux, d'avides Directeurs¹;
 Une seconde fois tu sauves la Patrie,
 Ravivant l'union, la gloire dans les cœurs.
 La Vendée par toi se retrouve tranquille,
 Sans que des flots de sang y fussent répandus²;
 L'Innocent émigré rentre dans son azile,
 Sans craindre des bourreaux les glaives suspendus³.
 Le trésor sans crédit manquait de numéraire,
 Sans armes, en lambeaux l'on voyait les guerriers
 Redemandant en vain leur modique salaire,
 Pâles et décharnés, oublier leurs lauriers.
 Tu vins ! l'ordre aussitôt, s'établit en Finance,
 Les Arsenaux sont plains d'armes et de Canon,
 Et le nouveau signal de la victoire en France,
 Par cent bouches redit, est désormais ton nom.
 Avec enthousiasme aux combats on s'apprête,
 Les braves vétérans, ranimés à ta voix,
 Oublient tous leurs maux, et quittent leur retraite
 Pour guider la Jeunesse à de nouveaux exploits.
 Des Alpes tu franchis la froide Barrière,
 Foulant six pieds de neige, ainsi que tes soldats;
 L'ennemi qui te croit cent lieux en arrière,
 Averse ta présence aux plans de tes combats.
 Par un gentil bon mot tu fixes la victoire⁴

(1) Les cinq membres du Directoire Exécutif, créé par la Constitution de l'an III (22 août 1795), conjointement avec la Chambre des Cinq Cents et la Chambre des Anciens. Ce furent Barras, Laréveillère, Rewbell, Letourneur, Carnot. Au 18 fructidor (4 sept. 1797) Barthélemy et Carnot, proscrits, furent remplacés par F. de Neufchâteau et Merlin de Douai. Au 30 prairial (18 juin 1799) les Directeurs étaient Barras, Sieyès, Roger Ducos, Gohier et le général Moulin.

(2) Cf. ci-après *Petites Réflexions* cxii, sur la pacification de la Vendée, en insurrection depuis 1791, avec neuf tentatives de révolte en quatorze mois : la Convention y envoie (1793) Kléber avec l'armée de Mayence, puis Hoche (1795) qui achève de la pacifier en 1796. Unis aux Chouans, les Vendéens reprennent les armes en 1799 contre le Directoire; Brune commence la pacification; le 27 janvier 1800, Bonaparte obtient la soumission des chefs principaux; Cadoudal cependant passe en Angleterre.

(3) Le Consulat rappela les proscrits de fructidor, Carnot, Siméon, Portalis, et gracia aussi des émigrés jetés par une tempête sur la côte du Pas-de-Calais. Sur les émigrés, cf. aux *Petites Réflexions*, n° civ.

(4) Bonaparte franchit en mai 1800 le col du Grand Saint-Bernard, pour envahir la Lombardie et surprendre Melas au Sud du Pô, d'où la bataille de Marengo (14 juin). Avant la charge, parcourant le front à cheval, il dit aux soldats : « Mes amis, c'est assez reculer;

Sur le champ de bataille on replace ton lit;
 Donne au monde la paix, au comble de ta gloire,
 Et tout est arrivé comme tu l'avais dit.
 L'auguste vérité, sans basse flatterie,
 Pour te rendre justice, a su dicter ces vers,
 Car même dans le chef d'une armée ennemie
 J'admire le grand homme, aux yeux de l'Univers.
 Mais luttant avec Toi¹, si contre ta fortune
 J'aurais dû succomber, sans obtenir la mort,
 Avec d'autres ma chance aurait été commune,
 Et malgré tes talents, je m'en prenais au sort.
 Si pourtant quelqu(e) hasard m'eût donné la Victoire,
 Quand elle aurait été scellée de mon sang,
 De tous les Généraux je ternissais la gloire,
 Eugène et Vilars m'eussent cédé le rang.
 Eloigné des combats par l'inique caballe,
 J'admire ta valeur, et sais l'apprétier,
 Mais ne te creindrais pas, à troupe et force égale
 Ayant approfondi, comme toi, mon métier.
 Pardonne au vieux guerrier cette fanfaronade,
 Et soit sûr qu'il mourrait plutôt que de céder,
 Car il ne fut jamais un soldat de parade
 Et difficilement se laisse intimider.

**

SUR LES DANGERS QUE LE PREMIER CONSUL A COURU².

Grand homme ! que la mort dans plus de cent combats
 A toujours respecté, d'horribles attentats
 Veu(il)lent donc te tuer au sein de ta Patrie ?
 Et le Français ingrat en voudrait à ta vie,
 Que tu n'as consacré qu'à faire son bonheur ?
 Dans un peuple si doux, d'où vient cette fureur ?
 Mais non, l'or de l'Anglais excite la furie
 De ces hommes de sang, du Terroriste impie

souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille » (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IV, p. 132). La bataille avait failli être perdue, et seul Desaix, avec Bonaparte, avait été d'avis de ne pas faire retraite.

(1) Cf. ci-après, *Petites Réflexions*, xxx : « il est heureux pour la terre que je ne sois pas né pour le trône, etc... »

(2) Comme l'indiquent les vers du début, il s'agit d'attentats à la vie de Bonaparte : 24 déc. 1800, des chouans font éclater rue St Nicaise une machine infernale sur le passage de sa voiture; il n'échappa ce jour-là que par miracle à la mort. Le complot jacobin de 1801 (Ceracchi, Arena, etc...) fut moins redoutable.

Que tes prudentes loix, empêchant d'égorger,
 Ont forcé, sur toi-même à vouloir se venger.
 Sanguinaire Albion ! après tant de victimes
 Immolées en France à tes fausses maximes
 Par la main de bourreau[x ?] que tu sus soudoyer,
 Voudrais-tu dans son sang de nouveau la noyer ?
 Ah ! sans doute la mort du sauveur de la France,
 Qui terrible à la guerre, économe en Finance,
 Sut l'arrêter aux bords de la dissolution,
 De l'astucieux Pitt tente l'abjection ¹.
 Déjà des mers il voit crouler la tyrannie,
 Et de l'Égypte craint la brave Colonie;
 Elle saura rouvrir le Canal de Suez,
 Et du vainqueur d'Arbelle imitant les succès,
 Arrachera le Gange à l'injuste esclavage
 Qui sous l'avare Anglais est son triste partage;
 Les féroces guerriers, vainqueurs de Pultava ²,
 Qu'en Suisse Masséna plus d'une fois brava,
 Devant céder à Toi, Génie de la France,
 Concourront par la Pèrse à cette délivrance,
 Et flottant sur les mers, le drapeau tricolor
 Jouit à celui des Rois qui gouvernent le Nord,
 Va s'emparer enfin du Trident (du) de Neptune,
 Dont l'avare Albion, trop long tems importune.
 Et toi que le destin a sauvé du trépas,
 Compte sur ta fortune, et n'en abuse pas ³;
 Hâte-toi de donner la paix au continent,
 Pour venger sur l'Anglais un complot infamant;
 Le Lion en courroux, se cherche un adversaire
 Qui soit digne de lui, sans qu'il fasse la guerre
 Dès l'instant qu'à ses pieds il le voit abbattu;
 Ton model en valeur, qu'il le soit en vertu.

*
**

(1) Le second Pitt (fils de lord Chatham) dont le premier ministère dura de 1783 à 1801, grâce à l'appui des *tories* et aussi des classes commerçantes. La « tyrannie des mers » dont il s'agit ensuite s'affirma surtout par la visite des navires neutres en temps de guerre, contre laquelle s'insurgèrent, avec la France, Espagne, Danemark, Suède et Russie.

(2) Voltaire a conté la victoire de Pierre le Grand sur Charles XII (8 juillet 1709) devant Pultawa que celui-ci assiégeait; Charles XII s'enfuit et passa le Dniester en barque avec Mazeppa. Ce fut l'avènement de la puissance russe en Europe.

(3) Sur la désillusion que Fekete devait éprouver au sujet de Bonaparte, v. ci-après, *Petites Réflexions*, cxxii, et cf. Introduction, V. 4.

A L'ENVIE ¹

Toi ! que l'on vit souiller toute vertu sublime,
 Dont le sage et l'héros est tôt ou tard victime,
 Qui du Vainqueur d'Arbelle as flétri les lauriers ²,
 De l'immortel Socrate excité les meurtriers,
 Que l'on vit, de Brutus détournant l'héroïsme,
 Faire immoler César au faux Patriotisme;
 Toi ! qui livra le fils d'un Hunyad au bourreau(x),
 Du sage Barneveld as dressé l'échafaud,
 Du Tiran couronné causas les dragonades,
 Et sous Robespierre, établis les noyades ³;
 Monstre ! que le mérite a toujours offensé,
 Contre Bonaparte je te vois courroucé.
 Il n'a pas abusé de ses succès en guerre,
 Et des peuples vaincus soulageant la misère,
 Au comble de sa gloire il offre l'olivier,
 Protège le marchand, soulage le rentier,
 Puis, ferme à mettre un frein au cruel phanatisme,
 Des cultes opposés réprime l'égoïsme,

(1) Voltaire avait intitulé « *De l'Envie* » son 3^e Discours Sur l'Homme.

(2) Le « vainqueur d'Arbelle » est intervenu déjà dans la pièce précédente. Sur le tort fait à la réputation d'Alexandre par un « encens perfide », cf. ci-après, *Au Premier Consul*.

(3) A peine mort *Jean Hunyady* qui avait sauvé la Hongrie des Tures, Ladislas VI le Posthume (fils d'Albert d'Autriche), d'abord exilé, puis rappelé après la mort de Ladislas V à Varna (1444), par jalousie de la renommée de Jean Hunyady, fit périr son fils aîné; après quoi il devint lui-même si odieux aux Magyars, qu'il dut se réfugier à Prague; il eut pour successeur le second fils de Jean Hunyady, Mathias Corvin. — *Barneveld*, grand-pensionnaire de Hollande, contribua activement (1585) à faire nommer Stathonder Maurice de Nassau, puis soutient avec ardeur les Etats Généraux, définitivement constitués en 1593; et s'oppose de toute son énergie à Leicester, envoyé par Elisabeth aux Pays-Bas pour y établir un gouvernement central. L'ambition des Nassau lui paraît dangereuse aux libertés de la Hollande, il lutte contre eux; l'hostilité entre les deux partis prend de bonne heure une couleur religieuse; en 1618, le Synode de Dordrecht donne raison aux *Gomaristes* contre les *Arminiens*, dont Barneveld faisait partie; lui-même, jugé par une commission extraordinaire, est condamné à mort en 1619; pour avoir tenté de le venger, son fils René est exécuté à son tour en 1623. — Les *dragonades*, en Languedoc, Guyenne et Poitou, précédèrent de peu la révocation de l'édit de Nantes (1689). Les *noyades* de Nantes, sous la Grande Terreur (été 1794), procédèrent expéditifs inventés par Carrier pour exécuter Vendéens, aristocrates, prêtres et religieuses, succédèrent aux mitraillades de Lyon, aux fusillades de Toulon, etc... — La graphie *Robespierre* était courante à l'époque; le final de *Bonaparte* n'est pas muet; on le trouvera plus loin écrit *Bonaparté*, selon la prononciation italo-corse; et l'on sait que, bien plus tard, les ennemis de l'« aventurier » s'obstinèrent à l'appeler « Buonaparte ».

Mais ne voulant former que des bons Citoyens,
 De l'éducation recherche les moyens;
 Parle de rétablir quelqu'antique Collège,
 Et l'envi d'abord, avec tout son cortège,
 De la France avilit le sauveur, le héros !
 Et mettant à son gré ses vertus en lambeaux,
 Dans le premièr Consul ne voit qu'un Monarque,
 Accuse de lenteur le ciseau de la Parque.
 Pigmés à vuë courte ! eh ! ne voyés-vous pas
 Que la Couronne aurait sans doute peu(x) d'appas
 Pour lui, qui d'Aristide ose suivre la trace,
 Qui d'Epaminondas a su prendre la place
 Dans les sanglans combats, témoins de sa valeur !
 C'est à la liberté de faire son bonheur,
 Et la faire régner sur la France étonnée,
 Voilà de ce héros la haute destinée.

Envoi :

Moi qu'a toujours persécuté
 De mes rivaux la basse envie,
 Dont elle a toujours culbuté
 L'effort au bien de la Patrie,
 De Marengo je venge le vainqueur
 Et de la France admire le sauveur.

**
 **

SUR L'EGYPTE

Egypte ! beau païs, berceau des connaissances
 Où le Grèce a puisé les arts et les sciences;
 Que l'on a vu gémir sous le joug de Turban,
 Que des braves Français a délivré l'élan !
 Dis : vas-tu retomber dans cette barbarie
 Qui depuis si longtemps désolait la Patrie
 D'Orphée¹, de Cadmus et du grand Sésostris ?
 Et toujours enchaînés, Isis et Osiris
 Ne relèveront pas de la raison le culte ?
 Des viles passions le dégoûtant tumulte
 Va-t-il anéantir notre plus bel espoir ?
 Et par l'avare Anglais faudra-t-il te revoir

(1) Orphée était de Thrace. Cadmus, fils d'un roi de Phénicie, envoyé à la recherche de sa sœur Europe enlevée par Jupiter, ne put la retrouver et, n'osant retourner dans sa patrie, habita la Thrace d'abord, puis la Béotie : ceci pour les possessions turques d'Europe. Celles d'Afrique sont représentées par l'Egypte de Sésostris.

Aux mains du Musulman, dont la crasse ignorance
 Et la religion prolongent ta souffrance ?
 On aurait retrouvé, grâce à tes monumens,
 Le fil interrompu par tant de charlatans
 Qui, voulant rajeunir le monde à leur caprice,
 De la raison au dogme ont fait le sacrifice,
 Et quoique tout atteste en lui l'éternité,
 A le faire créer ont mis leur vanité.
 C'est le déchiffrement de tes hiéroglyphes
 Qui de tout phanatisme allait rogner les griffes¹,
 Et faisant retomber le mépris mérité
 Sur un culte cruel par Moïse inventé,
 A l'adoration, aussi simple que pure
 Nous ramenait, d'un Dieu qui régit la nature,
 Cause finale et bût de tout dans l'univers,
 Qu(i)'aime le vertueux, dont tremble le pervers.
 Hélas ! ce brillant rêve est-il donc évanoui ?
 Et n'est-ce qu'un instant qu'il nous aurait ébloui ?²
 Faudra-t-il que l'Anglais, toujours vaincu par terre,
 Voyer tourner pour lui la chance de la guerre ?
 Que le brave Français, par tout victorieux,
 Ne succombe en Égypte au peuple astucieux
 Qu'on voit dans son commerce, émule de Carthage,
 Par avarice avoir quelquefois du courage,
 Qu'à fin qu'un Musulman, l'Alcoran à la main
 Comme autrefois insulte et foule avec dédain
 Les restes précieux de quelque Pyramide,
 Ou qu'un Anglais y fasse un calcul plus sordide ?
 Mais non : déjà je vois Abercrombi tué³,
 Et le fiêr Anglais se rembarquer hué

(1) Cf. déjà *A l'Envie* et, ci-après, *Au Premier Consul*, *Au Poète Lebrun*,... *Petites Réflexions*, xcv, cii, cx, etc... Le fanatisme est tout à fait un thème voltairien : v. par exemple *Dialogues*, xlv, et, dans les *Romans*, la fin de *l'Histoire de Jenni* : « l'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux pôles... » *Mahomet* (1739) est intitulé : « *Le Fanatisme*, ou Mahomet le Prophète ». — La diète hongroise de 1790-91' discuta souvent des méfaits du fanatisme : v. notamment Marczali H., *Az 1790-91 — diki Országgyűlés*, II, 249 ss.

(2) Fekete compte *ebloui* pour deux syllabes. Même scansion au vers précédent.

(3) Le général anglais Ralph *Abercromby* (né en 1734), après avoir combattu les Français en Flandre et en Hollande (1793-94), à la Guyane et aux Antilles (1795), commandé en chef en Irlande (1798), alla en Égypte, remporta un avantage sur l'armée française (Aboukir, 13 mars 1801), mais fut le 21 mortellement blessé à Canone, et mourut le 28 à bord du vaisseau qui le ramenait à Malte; sa veuve fut créée baronne d'Aboukir.

C'est en vain qu'il a cru de replonger le monde
 Dans tous les préjugés d'une nuit plus profonde,
 Etant prêt, en marchand, profond spéculateur,
 D'immoler à son gain, de l'homme le bonheur;
 C'est en vain qu'il voulut combattre le génie
 Qui délivra l'Egipe et sauva sa Patrie;
 Bonaparte triomphe, et avec lui les arts¹;
 L'on pourra désormais, sans courir des hazards,
 Dessiner les Palais, les Temples de Palmire,
 Et ce qu'avec raison en Egipe on admire.
 Tel on voit du soleil le flambeau(x) éclatant,
 Recouvert d'un nuage, en sortir triomphant,
 Telle on vit à Platée un petit corps d'élite
 Battre du Roi Persan l'armée parasite²,
 Raviver leur Athène aux arts et aux plaisirs,
 Tel(s) sont brave Menou³ ! pour Paris tes désirs.

*
**

AU PREMIER CONSUL

Héros ! sur qui la gloire épuise son éclat,
 Qu'on vit victorieux en tous sens au combat,
 Et qui voulant après, fidel à ta promesse,
 Du monde par la paix terminer la détresse !
 Protège le commerce, accueille tous les Arts,
 Crains de tant de grandeur les dangereux hazards;
 Moins modéré que Toi, non moins brave à la guerre,
 Le disciple d'un Sage était un Dieu sur terre,
 Sans qu'il en prétendit le titre fastueux,
 S'il n'eût pas écouté des flatteurs dangereux.
 En Egipe on te vit, le prenant pour modèle,
 Après chaque victoire, avec un nouveau zèle,

(1) Une pièce des *Magyar Munkái* inédite (II, 66) loue en vers l'activité de Bonaparte en Egypte, du point de vue littéraire surtout : « Bonaparté pedig Cairoban Franczinak-Szinjátékot készit... »

(2) A Platée (479 av. J.-C.), les généraux athéniens Pausanias et Aristide, aidés puissamment par un contingent platéen, défont les Perses de Mandarius.

(3) Menon avait succédé à Kléber, assassiné le 14 juin 1800; c'est lui qui livra la bataille de Canope où fut blessé à mort Abercromby, tandis que les Français étaient ramenés sur leurs positions après avoir percé les lignes anglaises en trois endroits. Menou devait capituler dans Alexandrie (sept. 1801), après que Belliard eut capitulé au Caire (juin). — On trouvera le début de la pièce suivante reproduit en fac-simile (copie de Matyási József) dans l'ouvrage de Morvay. G., *Galántai Gróf Fekete János*, p. 174.

Travailler au grand but d'éclairer l'univers,
 Recueillir avec soin les monumens divers,
 Qui durent arracher au cruel phanatisme
 Le Sceptre qu'en ses mains mit le saint égoïsme.
 Alexandre voulait rendre libres les mers;
 Le commerce et les arts, délivrés de leurs fers,
 Allaient se concentrer au port d'Alexandrie,
 Mais de vils Courtisans, flétrissant son génie,
 L'ont transformé sans peine en simple conquérant,
 Egal en faste, en luxe, au Despote Persan.
 Du suprême pouvoir l'abus est dangereux;
 L'Assassin de Clitus ne devint vicieux
 Que quand des flagorneurs l'encens le plus perfide
 De l'austère raison lui déroba l'égide.
 Les rôles de César, de Monck et de Cromwel
 Sont usés, disais-Tu¹, mais pour être immortel
 Je n'en connais qu'un seul, qui quadrant à ta gloire,
 Exige sur toi-même une grande victoire :
 Pendant le Consulat tes talens déployés²,
 Qu'à sa fin les fesseaux au sénat renvoyés
 Te rendent Citoyen, au sein de la Patrie,
 Et qu'à la Malmaison se consume Ta vie.
 A moins qu'un grand danger ne demande ton bras;
 Alors reprend ta place, et ne balance pas;
 Le féroce Sulla, d'un pouvoir non moins ample
 Ayant osé descendre, en a donné l'exemple³,
 Mais par sa cruauté souillant cette action,
 Rome l'a laissé vivre, en abhorrant son nom;
 Pour toi, qu'on ne vit pas égorger et proscrire,
 Qui par l'ordre et la paix signale ton empire,
 Cessant d'être Consul, Tu seras adoré,
 Et ton nom, à jamais du Français honoré,
 Servira de modèle à la race future,
 Du chêne et du laurier augmentant la parure.

(1) En nov. 1799, alors que les révolutionnaires exaltés appelaient Bonaparte « le nouveau Cromwell », il reçut Hyde de Neuville et d'Andigné, délégués des royalistes. Ils espéraient « que le rôle de Monk conviendrait à un personnage qui ne trouvait même pas celui de Cromwell assez grand pour lui » : il les détrompa. De leur côté, les amis du général « disaient tout haut que les rôles de César, de Cromwell, étaient des rôles usés, indignes du génie et des vertus du jeune sauveur de la France ». (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, éd. de Leipzig, 1845, I, 41, 43, 56). On a ici chez Fekete un écho direct des gazettes du temps.

(2) Sorte d'ablatif absolu.

(3) Fekete a pour *Sylla* une grande admiration, et le met presque aussi haut que Washington : v. ci-après, *Petites Réflexions*, XLVI, cf. LXVII fin.

**

AU POÈTE LEBRUN¹, SUR LA PAIX, LE 1. NOV. 1801.

O vous ! qui de Pindare égalant le mérite,
 Ramenés les Français aux pieds de l'Eternel,
 De l'incrédulité lui fixant la limite,
 Ecrasés d'un seul coup et le Thrône et l'autel !
 C'est à vous à chanter la paix que vient de faire
 L'Héros dont la fortune égale la valeur;
 Glorieuse à la France, utile à l'Angleterre,
 Cette paix établit du monde le bonheur.
 Pardonnés qu'une Muse étrangère et barbare
 Risque d'empiéter sur vos brillans succès,
 Et qu'en attendant l'ode où, surpassant Pindare,
 Votre verve atteindra la hauteur des objets,
 Un vieux Scythe² ait osé, sur son pipeau rustique,
 Du premier Magistrat admirant le talent,

(1) Pièce publiée déjà par I. Kont, dans un article de *Egyetemes Philologiai Közlöny*, Bud. 1900, p. 115 (*Magyar-francia Versirók*). Lebrun-Ecouhard (1729-1807) qui lui-même se donnait le surnom de Lebrun-Pindare, fut sous les divers régimes qu'il connut, une sorte de poète-lauréat, consacrant en 1755 une Ode au désastre de Lisbonne, plus tard une autre à Voltaire en faveur de la petite-nièce de Corneille, une autre à la glorieuse fin du vaisseau « Le Vengeur », etc... Aut. I (*Odes*) de ses Œuvres, pp. Ginguené en 1811, on trouve non seulement p. 309 une « Orgie grecque à l'occasion de la Paix [de 1783] », mais aussi (p. 411) un « Chant du banquet républicain après la bataille de Marengo et la signature de la paix », avec plus d'une déclamation contre « la sombre rage De l'Anglais morne et ténébreux », et les « coupables trésors » des fils d'Albion, « horreur des deux mondes » — Les victoires de Marengo puis de Hohenlinden (14 juin et 3 déc. 1800) avaient été suivies de la *paix de Lunéville*, en février 1801. En Angleterre, Pitt restait partisan de la guerre; devant les protestations du peuple anglais affamé, il démissionna; le ministère qui suivit, partisan de la paix, signa les *préliminaires de Londres* (1^{er} oct. 1801) qui aboutirent à la *paix d'Amiens* (25 mars 1802) : l'Angleterre reconnaissait la république française, lui restituait ses colonies, ainsi qu'à ses alliés (sauf la Trinité prise à l'Espagne, et Ceylan à la république batave), rendait l'Egypte à la Turquie, etc...

(2) Voltaire avait envoyé le 23 oct. 1767 à Fekete sa tragédie des *Scythes*, avec quelques vers : « Un descendant des Huns peut voir mon drame scythe. — Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite, etc... ». En lui répondant le 29, Fekete dit avoir lu la pièce les larmes aux yeux. Dans sa première lettre au grand homme, il écrivait déjà : « C'est une témérité, sans doute, à un Scythe, d'avoir osé faire des vers dans une langue étrangère, etc... » (*Mes Rapsodies*, II, 261). Reprise de Boileau (*Art Poét.*, II, 21) et, par lui, de Ronsard, l'expression « pipeau rustique » paraissait déjà dans ces mêmes *Rapsodies* : v. supra, une note à *Stances (Envoi)*. Sur l'idée, alors universellement admise, d'une parenté ethnique des Magyars

Applaudir au destin de votre république,
 Et suivre de son cœur l'insurmontable élan.
 Assez et trop long-tems, couverte de carnage,
 La terre des combats éprouva les horreurs;
 La triste humanité, que partout on outrage,
 Arosait vos lauriers de larmes et de pleurs;
 Enfin elle respire, après tant de souffrances;
 Le laboureur sans crainte ose semer son champ,
 De la récolte attendre à son aise les chances,
 Sans qu'il voye écraser ses guérets par un camp.
 Les fleuves bienfaisans, dans leur course tranquile,
 Ne charièront plus des armes, des soldats,
 Et, chargés d'un fardeau sans doute plus utile,
 Ne devront plus servir de théâtre aux combats.
 La mer, rendu[é] libre aux peuples de la terre,
 N'aura plus de Tiran dans l'avidè Albion,
 Et l'on ne verra plus commencer une guerre
 Pour manque de respect au fièr pavillon¹.
 Les beaux arts vont fleurir de chaque pôle à l'autre,
 Et l'utile commerce amenant des trésors,
 Le luxe trouvera plus d'un nouvel Apôtre,
 Et les plaisirs auront de plus nobles ressorts :
 Dignes de ce Siècle on verra les spectacles
 Rivaliser avec ceux des Grecs, des Romains,
 Et dans les monumens récréant des miracles,
 On ne les verra plus Gothiques² ou mesquins.
 Le nimbe de l'erreur, le cruel Phanatisme,
 Céderont désormais le sceptre à la raison,
 Et banissant du monde un dévot égoïsme
 Elle fera chérir aux Mortels sa leçon.
 C'est à Bonapartè qu'on doit cette espérance;
 Digne de gouverner la grande Nation,
 Il a des droits sacrés à sa reconnaissance;
 Mais en a-t-elle moins, à l'admiration ?

avec les anciens Scythes, v. Kont, *Grande Revue*, 15 nov. 1905, p. 244, n. 1, et son *Etude sur l'Influence de la Littérature française en Hongrie*, p. 125; cf. un passage curieux du *Menagiana* (1693), p. 141.

(1) En décembre 1800, comme déjà lors de la guerre d'Indépendance américaine, des abus du droit de visite à bord de vaisseaux d'Etats secondaires avaient provoqué la formation, contre l'Angleterre, d'une Ligue des Neutres (Russie, Danemark, Suède, Prusse); cf. déjà un vers de la pièce *Sur les Dangers*...

(2) Cf. *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 12 : « Les progrès du goût, ...rendraient les façades moins gothiques »; 108 : « le goût en fait de voitures est devenu moins gothique... ». Et déjà dans *Mes Rapsodies*, I, 111 (vers de Boufflers) « une gothique bien-séance »; II, 105, « mon gothique violon »; II, 341, la façon gothique de nos vieux Allemands (de Vienne) »; cf. *ibid.*, II, 310 (à Voltaire), 173, etc...

**

PETITES REFLEXIONS

SUR DES OBJETS PLUS OU MOINS PETITS,
A L'USAGE DE MES PETITS¹, COMMENCEES L'ANNEE 1784

- [I] A l'âge où je ne savais, que par le Père Poré² et par mon Professeur de logique, ce que c'était que *penser*, je me suis avisé (on est présumtueux à cet âge) d'écrire des pensées³; c'est-à-dire, je contrefesais assez gauchement, ce que d'autres avaient bien ou mal pensé avant moi, sur des objets saillans, et j'étais le Paliace d'une certaine secte, très en vogue alors dans toute l'étendue du terme.
- [II] Je commence à grisailier, mes genoux jadis si fermes, tremblent, quelquefois sous le poids de ma bedaine⁴, je me suis presque entièrement sevré du tourbillon, que l'on appelle la bonne Compagnie, je m'ennuie souvent, et ne m'amuse guère, parce que je me suis peut-être trop amusé dans mes beaux jours; mon tempérament me paraît d'ailleurs avoir une bonne teinte de mélancolie; je crois connaître le monde, car j'ai payé au poids de l'or mes maîtres ès arts; n'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut, pour se croire autorisé à réfléchir?
- [III] Quand un remède échoue, on dit qu'il faut essayer du contraire, or les longs sermons de mon digne Père, n'ont pas pu

(1) « *Mes petits* », disait aussi Voltaire en parlant de Dupuits et de sa femme, née Mlle Corneille, que le « grand homme » avait en somme adoptée; dès leur mariage il se considère comme un « patriarche » (lettre du 27 janv. 1763). Les *petits* de Fekete; son fils Ferencz et sa belle-fille, née Anna Illésházy — qui devaient divorcer.

(2) Né en 1675, le P. Charles PORÉE, jésuite, enseigne la rhétorique au collège Louis le Grand à partir de 1705. Il avait composé pour ses élèves des plaidoyers et pièces de théâtre en latin; on publia malgré lui, en 1735, un recueil de ses Harangues latines, qui fut réédité en 1739; il mourut en 1741. Un Choix de ses tragédies latines parut en 1745, et ses comédies, *Fabulae Dramaticae*, en 1749. On sait qu'il avait été, avec l'abbé d'Olivet, les P. P. le Jay et Tournemine, parmi les maîtres de Voltaire, qui lui écrivit assez longtemps, lui parlant de ses pièces, notamment de sa *Méropé* en préparation (lettres du 20 oct. et de déc. 1738, du 15 janv. 1739, etc...). Il est probable que même à l'étranger ses manuels étaient fort employés par les Pères dans leurs maisons d'éducation. Sur l'opinion qu'a Fekete de l'enseignement des Jésuites, cf. XLIX.

(3) Il s'agit des « Pensées Détachées, écrites les années de 1764, 1765 et 1766 », et insérées dans *Mes Rapsodies*, II, 315 ss. (65 n^{es}). Sur ces débuts et la « secte » incertaine dont il parle ici; cf. xxvi, « soi-disant esprit fort », et xxviii.

(4) Cf. *Mes Rapsodies*, I, 145 : « celle qui permet. Que sans beaucoup d'apprêt. Gaudisse ma bedaine ». A « grisailier », le mss. porte une correction, moderne semble-t-il, en « grisonner ».

modérer la fougue de mes passions, ni me corriger de mes nombreux défauts, parce qu'ils ne m'amusaient pas; je veux essayer, si ces petites réflexions (que je continuerai jusqu'au moment, que le squelette armé d'une faux, qui moissonne le Roi comme l'Esclave, aura mis fin à mon bayardage) ne feront pas plus d'effet sur mes petits; car j'aurai(s) grand soin de les rendre aussi amusantes que possible, l'ennui étant un poison mortel, qui gâte les meilleurs idées et les vérités les plus utiles; si je manque encor mon objet, c'est à mes petits à s'évertuer à la découverte d'un nouveau moyen de prévenir les sottises de leurs descendants.

[IV] La Religion est aussi essentielle à l'homme qui pense, que la nourriture l'est au corps; sans les moines, il n'y aurait jamais eu de secte, sans les ridicules prétensions de la Cour de Rome, surtout depuis Grégoire VII¹, je doute fort qu'il y aurait eu des incrédules; ces prétensions ont révoltées; la théologie spéculative étayée d'une fausse logique, l'unique science de ces tems d'ignorance, a fourni des armes aux incrédules; restons-en à la simplicité de la primitive église, aux instructions de Jésus², ou plutôt revenons-y, pour ne pas broncher, et il sera bien difficile d'ébranler une Religion aussi pure, qu'utile, même physiquement, au genre humain, par des sophismes dont il est si aisé de découvrir la faiblesse quand on les examine de près.

[V] Vertu ! grand mot dont tout le mond[e] se sert, que chacun interprète à sa manière, dont ceux qui la pratiquent le moins, parlent le plus, et qui n'a de base solide, que la morale fondée sur la loi naturelle, innée à l'homme³.

[VI] Crime ! être relative aux Circonstances, aux tems, aux lieux, aux occasions, dont la réalité métaphysique ne peut être fixée que par les deux grands préceptes, dans lesquels l'homme Dieu, ou Divin, a concentré la loix et les Prophètes; c'est le seul

(1) Hildebrand, né vers 1020, unanimement élu à la papauté en 1073 sous le nom de *Grégoire VII*. Plusieurs de ses lettres s'élevaient avec beaucoup d'énergie contre les princes temporels, et notamment l'empereur Henri IV à propos des Investitures; c'est à ses pieds que l'empereur s'humilia à Canossa (1077); trois ans après, attaqué par lui dans Rome, le pape devait appeler à son secours Robert Guiscard, chef des Normands de Calabre.

(2) Cf. ci-dessus la pièce en vers *Sur J.*; et l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 78, sur la dogmatique contemporaine, « le plus grand outrage qu'on puisse faire à la religion de Jésus-Christ, ainsi qu'au bon sens... devrait être bannie du nombre des études théologiques »; *ibid.*, 65, sur le christianisme « épuré ».

(3) Cf. le poème de Voltaire *De la Loi Naturelle* (1756), dont on a en mss. la traduction par Fekete (à la suite du mss. de la Pucelle, *Az Orleáni Szűsz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181 Quart. Hung. : de la f. 176 à la fin, *A Természet Törvényéről Páma*) : la copie, de Mátyási József, est datée, en dernière page, de 1801.

moyen de s'en faire une notion exacte, indépendante des causes secondes, qui sont aussi variables que les climats¹.

[VII] Révolte ! mot chimérique, depuis que ceux qui pourraient les croire, ont les centmiliers d'argumens ad hominem, à opposer aux bonnes ou mauvaises raisons, qu'on pourrait allég[u]er contre l'abus qu'on les accuse de faire du droit du plus fort; droit qui, s'il n'est pas plus légitime, est au moins le plus sûr et le moins sujet à caution; sans les sottises de l'Angleterre, qui n'a employé au commencement que de feibles argumens, l'Amérique Anglaise n'aurait jamais réussi à en secouer le joug; sans la Tirannie de ce vilain Philippe II, et d'un Général digne de lui, tel que le Duc d'Albe, les 7 Provinces ne se démembraient pas²; tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise.

[VIII] La noblesse d'héritage est sans doute un hazard³, qu'une longue suite d'années, étayée de services essentiels, devraient cependant sauver du mépris et de l'avilissement auquel ceux dont elle a cimenté le pouvoir paraissent vouloir la réduire.

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureu[x] dit Papa grand homme; mais pour se faire Roi, il avait sans doute des Compagnons, ce que ses descendants ne devraient pas oublier, vis à vis de ceux qui descendent de ces compagnes.

(1) V. plus haut la lettre *A mon Fils*, à propos d'Helvétius, une note sur ce que dit Helvétius : que les gouvernements influent sur la dose d'esprit des peuples, et peut-être aussi le climat.

(2) Sur l'Indépendance américaine, cf. xlv. *Philippe II* (1527-1598) succède en 1554 à son père Charles-Quint qui vient d'abdiquer; dès lors roi de Naples et de Sicile, il monte en 1555 au trône des Pays-Bas, en 1556 au trône d'Espagne. Il gouverna en despote absolu, aidé de ministres tels que le duc d'Albe, qui de 1567 à 1573 administra les Pays-Bas après le cardinal Granvelle et avec le titre de vice-roi. Ses rigueurs, et notamment un édit prescrivant la peine de mort pour dix-huit délits, ses exactions financières, dont un impôt d'1/10 sur toutes marchandises vendues, aboutirent à un soulèvement et à la déclaration d'indépendance des sept provinces du Nord (1581).

(3) Cf. xcv sur « l'orgueil des possesseurs de ces vieux bouquins, qui n'attestent au plus que le mérite du premier fondateur d'une famille... » et cxj sur « une naissance, déjà très incertaine, ...seul passeport pour toutes les nuances de la vie civile ». Dans l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 59 et 60, Fekete étudiait les quatre noblesses du monde officiel viennois, sans en dire grand bien. Cf. *ibid.*, p. 83 : « Qu'on me permette de le dire sans partialité pour la Noblesse, qu'à mérite égal les services mêmes de ses Ancêtres devroient toujours faire pencher la balance en sa faveur. » Un « Fragment d'un Discours sur la mort de S. M. l'Empereur François I^{er} », inséré dans *Mes Rapsodies* (I, 218) avait déjà dit quel « avantage si frivole et si peu glorieux » est la naissance « quand il n'est pas soutenu par les vertus de ceux qui le possèdent... »

(4) Voltaire, *Méropé*, I, 3. Le vers qui rime avec celui-là est : « Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. » Sur *Papa grand homme*, cf. une note de la lettre *A M. de Schedius*.

- [IX] Le Peuple triomphe, quand on abaisse la Noblesse, parce qu'il se souvient avec aigreur, qu'elle a abusé de son éclat pour le fouler; mais il devrait réfléchir, que c'est la seule barrière du Despotisme, que partout ou elle n'existe pas, il n'en est que plus malheureu[x].
- [X] La Noblesse de l'ame est plus rare que celle des Parchemins; elle n'est pas moins un don du ciel, qui la donne souvent à l'habitant d'une chaumière, en la refusant à celui qui s'avilit dans un palais magnifique. Epictète était plus noble que Néron, et Socrate l'était plus décidément, que le Comte de Fernal, malgré son Pais de Gex, et l'idololâtrie ridicule de ses adhérens¹.
- [XI] Le génie, que chaque homme de lettres croit posséder, est un Phénix, qui est le dernier à s'apercevoir de son existence; presque toujours méconnu pendant sa vie, et bien souvent encor après sa mort, il est comme la Pierre Philosophale, que plusieurs charlatans croyent posséder, et dont ceux qui l'ont ne se vantent jamais. C'est par leurs actions et par les effets, qu'on s'aperçoit, qu'il y a eu des Génies; il en existe peut-être encor, dont personne ne se doute, et qui ignorent eux-mêmes, faute d'occasions², qu'ils sont des génies. Heureu[x] ! trois fois heureux[x] le souverain qui saurait, malgré les Flatteurs et les Caballes de Cour, découvrir ces plantes enfouies souvent dans un Terrain ingrat.
- [XII] Tous ceux qui en savaient plus long, que leur entourage, ont toujours risqué d'être méconnu[s], ont presque toujours été persécutés, parce qu'ils se sentaient trop de valeur intrinsèque pour ramper, parcequ'ils étaient creints de ceux qui ne pourraient se cacher leur infériorité relative.
- [XIII] Les femmes sont comme les jeux de Hazard, on en connaît le danger, on en a été centfois la dupe, et l'on y court malgré les plus belles résolutions du contraire, pour l'être encor³; un

(1) Sur M. de Budé, ancien seigneur de Ferney, sur l'affaire des dîmes à laquelle s'intéressa Voltaire, voir F. Caussy, *Voltaire seigneur de village* (1912), p. 5, 88 ss., 122, 140; et cf. un passage bien connu de l'Épître à Horace, sur Voltaire au pays de Gex. Pour les fêtes organisées par les gens du pays en l'honneur de leur seigneur (même quand ce fut Voltaire), et sur le « pays de Gex » lui-même, voir F. Caussy, *ibid.*, 167, 169, 220 ss.

(2) Sur le rôle de l'occasion, selon Fekete, en matière de génie et de succès, cf. *supra*, un passage de la lettre *A mon Fils*, sur Helvétius. Fekete y reviendra en tête du n° xviii. Un peu plus haut, le mss donnait « le pierre philosophale »; correction au crayon (de la main de Fekete ?) LA.

(3) Sur Fekete et le jeu, v. *supra*, une note de la lettre *A mon Cousin*, vers le début. L'auteur que Fekete cite au sujet des femmes est-il hongrois ? J'ai vainement cherché un jugement analogue chez les moralistes français qu'il a pu connaître.

Auteur, qui les a bien connu, et qui leur a dû toute sa fortune, dit : qu'une femme, qui n'est que belle, ne nous attachera, qu'autant de tems, qu'il en faut, pour s'accoutumer à la jouissance de ses charmes; que si elle joint de l'esprit à ses attraits, elle nous fascinera plus long tems; mais il conseille de se regarder comme un homme perdu pour la société, à celui qui en rencontre une jolie, qui à de l'esprit sait réunir des caprices, et il a ma foi raison.

[XIV] Dans les païs où les Femmes pensent, elles estiment la bravoure, et méprisent la poltronerie, ce qui contribue plus qu'on ne pense à éguiser le point d'honneur¹, ce triste, mais unique équivalent du Patriotisme des Anciens, qui cependant avaient plus ou moins l'éguillon d'être couronnée[s] des mains de la beauté, au retour de ces exploits, que nous admirons encor, quoiqu'il nous en coûte infiniment de les imiter taliter qualiter.

[XV] Le courage est comme la Vérole, ceux qui l'ont, ne s'en vantent jamais, et j'avoue, que je trouve la pensée de Voltaire bien fausse, quand il appelle le Maréchal de Vilers, un Fanfaron plein de cœur²; n'aurait-il pas fait allusion à l'affaire de Denin, dont le projet fut conçu et présenté par un Conseiller d'un Parlement de province, et dont M. de Vilers, s'attribua et recueillit toute la gloire; il était écrit au livre du Destin, que ce serait un Cuisire, qui mettrait des bornes aux succès du grand Eugène, et sauverait la France au moment où sa perte paraîs-

(1) Cf. *Mes Rapsodies*, II, 335 (Pensées Détachées, 1764-66) : « Quelle étrange idée, que celle qui oblige un honnête homme de mettre l'épée à la main pour un mot auquel le préjugé seul attache une idée injurieuse ! Y a-t-il du sens commun dans l'idée du point d'honneur ? Les Iroquois, les Caraïbes, les Hurons et les Topinambous n'eurent certainement aucune coutume ni plus ridicule, ni plus cruelle ». — Dans l'opposition que Fekete fait ici du *point d'honneur* français au *patriotisme des Anciens*, y aurait-il, par Schedius ou d'autres, quelque influence d'une théorie allemande courante à l'époque, et chère à Herder notamment ? V. dans ses *Briefe zu Beförderung der Humanität* le développement intitulé « Haben wir noch das Publikum und Vaterland der Alten ? », développement vieux de trente ans, et dont l'idée remonte à 1765 (éd. Suphan, t. XVII, p. 307); cf. plus d'une déclaration de jeunesse dans le *Reisejournal* ou le *Lebensbild* (*ibid.*, IV, 415; III, 339, etc.).

(2) Cf. Voltaire, 3^e Discours *Sur l'Homme* (de l'Envie) : « J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire. Détester dans Villars l'éclat de la victoire... ». Dans l'*Épître* à M. de Gervasi médecin, Villars n'est pour lui que « ce héros plein de gloire. Qui nous a ramené la paix. Sur les ailes de la victoire ». *Le Siècle de Louis XIV* constate (chap. XVIII) : « On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur », mais ajoute qu'il avait été l'artisan de sa fortune, n'avait commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de 80 ans, sans avoir jamais eu ni l'art de se faire des amis, ni celui de se faire valoir. — Sur Louis XIV selon Fekete, cf. une note de la lettre A M. de Schedius, au sujet de Fleury.

sait inévitable; peut-être le moment était-il venu, où cette terreur des Turcs et des Français devait survivre à sa réputation, car les deux dernières Campagnes sur le Rin, n'ont pas effacées Denin. Les lignes, n'ont jamais rien voulu, et ont toujours été emportées, quand on les a attaquées.

[XVI] Il y a plusieurs genres de courage, celui qui vient d'Enhaut, et que Dame nature nous donne, est le plus sûr(e), quand il est accompagné de ce sang froid si rare, qui seul(e) le rend capable des grands emplois militaires. Sans cet alliage, il n'est que témérité, et n'est à désirer, que dans les subalternes.

Celui que le point d'honneur fait naître, est le plus ordinaire; un homme, qui sait rougir, se précipitera sans balancer où l'honneur l'appelle, en dépit de tout ce que la nature pourrait faire pour l'en empêcher; mais il est rare que ce genre de Courage, soit accompagné du sang froid nécessaire; j'ai vu des gens, que la crainte de passer pour Poltrons, précipitait dans les dangers, avec un aveuglement qui tenait de la fureur; malheur aux armées commandées par de pareils Chefs; il vous mèneront un[e] aile à la charge, s'y couvriront de gloire, mais ils commanderont toujours mal, ainsi que l'expérience ne l'a que trop prouvée dans tous les tems; Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier; souvenés vous de ce Motto, Messieurs les prétendants à tout, et vous, réaliseurs de leurs prétentions.

[XVII] L'Education est aux hommes ce que la taille est aux pierres; quelque soit la peine que l'on prend de la polir(e), une pierre fausse, ou de peu de valeur, ne sera jamais une pierre fine; et la plus grande habilité de l'Artiste ne saura jamais lui donner un prix que la Nature lui a refusée.

A valeur égale, une pierre polie vaut toujours mieux qu'une brute, et une pierre fausse, même, acquiert par la main de l'ouvrier qui sait la tailler, des avantages, qu'elle n'avait pas, et elle vaudra toujours mieux, qu'un[e] autre de la même espèce, qui n'aurait pas eu ce bonheur; l'art peut éguiser les dons de la nature, même en tenir lieu, aux yeux des faux connaisseurs, qui sont toujours le plus grand nombre, mais jamais les remplacer.

[XVIII] Les génies, et les véritablement grands hommes, sont au dessus de l'éducation, il ne faut que des occasions, et un concours de circonstances heureuses, pour développer leurs talens². Condé, Eugène, et Scipion le vainqueur d'Hannibal, étaient bien jeunes, quand ils ont remporté leur première victoire. C'est

(1) Voltaire, *Henriade*, I, 31.

(2) Sur le génie, et la valeur que peut avoir l'éducation dans la formation du génie, cf. XI et la note, XX (application à soi-même) et LIV début.

l'adversité, qui a élevé Henri quatre; sans les malheurs du Béarnais, il ne serait pas comme il l'est encor, le model d'un preux Chevailler, et d'un Roi¹, model plus difficile à imiter qu'à admirer; c'est elle ordinairement, dont l'éducation est la plus sûre, et la moins sujette à caution; il est rare, qu'un homme toujours heureux[x], jamais traversé par la fortune, devienne un véritablement grand homme; c'est le feux qui purifie les mettaux; c'est le malheur qui apprend à l'homme à se connaître; ceux qui ne retrouvent pas en eux-même la force de braver le sort, ne sont que des être médiocres, qui doivent tout aux objets extérieurs qui les entourent; qui sait si, sans la prison de Custring et l'exile de Reinsberg, Frédéric Second serait devenu l'Unique²; la nature, depuis César, ne paraît avoir rien produit de pareil; se reposera t-elle, encor 1800 ans, avant, que d'en venir au troisième ? jamais Frédéric n'a été plus grand à mes yeux, que lorsque les mauvais succès de la Campagne de 57³, au lieu de le déterminer à un [e]

(1) Dans l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 11, Fekete proposait un projet de statue équestre de Marie-Thérèse, sur un pont à construire à Vienne, et qui rappellerait le Pont Neuf de Paris, pour faire ressouvenir tous les peuples d'Autriche « qu'elle travaillait sans relâche à réaliser le vœu du bon Henri IV, de ce vrai Héros de l'Humanité; si elle n'a pas réussi à ce que chaque Paysan eût une poule dans son pot,... ce n'était certainement pas la faute d'une Princesse, etc... » — Sur la popularité de Henri IV parmi l'aristocratie hongroise, v. quelques citations dans : Baranyai Z., *A francia nyelvé és műveltség Magyarországon*, xviii. század (1920), p. 16.

(2) Sur Frédéric l'Unique, cf. xxxi et xlv. Voltaire a conté toute l'histoire, qui aboutit à l'internement de Frédéric de Prusse, par son père Frédéric Guillaume I^{er}, dans la citadelle de Küstrin, après exécution des amis et complices du prince (v. *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, éd. Beuchot, t. 70, p. 269 ss.). Le fils se repentit, le père pardonna, le maria avec une princesse de Brunswick-Bevern, nièce de Charles VI, et établit le jeune couple au château de Rheinsberg, construit à l'intention de Frédéric, qui y demeura jusqu'à son avènement (1740), occupé surtout d'études et de correspondances avec savants et gens de lettres, dont Voltaire.

(3) Cf. fin de Lxxxiv. Après une première attaque brusquée en Saxe en 1756, Frédéric reprit les devants en 1757, mais fut battu par Daun à Kollin. Pendant ce temps, les Français de Richelieu et d'Estrées avançaient en Westphalie et en Hanovre, les Suédois en Poméranie, les Russes en Prusse orientale et l'armée de Soubise en Bavière, puis en Saxe : Frédéric II était pris entre cinq armées victorieuses. C'est alors qu'il écrivit à son ami d'Argens (23 sept.) : « Pour moi, menacé du naufrage. Je dois, en affrontant l'orage. Penser, vivre et mourir en roi ». Des expressions analogues, mais non celle-là même, dans ses lettres à sa sœur de Suède, Louise-Ulrique de Prusse, née en 1720, mariée en 1744 à Adolphe-Frédéric de Holstein, qu'en 1743 la Russie imposa à la Suède comme successeur de Frédéric I^{er} (lui-même successeur de Charles XII, mort en 1718) : voir *Politische Korrespondenz*, t. xv (1887) p. 219 (après l'échec de Kollin). Telle lettre à son autre sœur, la margrave de

paix qu'il n'aurait pu obtenir que sous des conditions déshonorantes et onéreuses, ont fait naître en lui la résolution héroïque de vivre et de mourir en roi, comme il l'écrivit à sa sœur de Suède, et de s'ensevelir sous les ruines de sa Monarchie, il court aux Français, les bat à Rosbach, revient, rassemble les débris de l'armée battue à Breslau, et remporte la victoire de Leuthen, qui rétablit ses affaires.

(Université de Strasbourg).

HENRI TRONCHON.

Baireuth (17 sept. 1757) est plus voisine encore, par le ton, de celles avec lesquelles Fekete a dû confondre. — Frédéric battit bientôt à Rosbach (5 nov.) Soubise, qu'on chansonna cruellement en France, pour atteindre à travers lui Mme de Pompadour; sur cette bataille, v. Voltaire encore, *Siècle de Louis XV*, chap. 33, et le récit humoristique des *Mémoires pour servir à la Vie de M. de V.*, éd. Beuchot, t. 70, p. 326. — De là, Frédéric accourt reprendre Breslau à Daun et Charles de Lorraine, qui y avaient pris le marquis de Bevern; après quoi il enlève *Liegnitz* et *Schweidnitz*, gagnant la bataille, comme à Rosbach, par une fuite simulée; de ses 80.000 Autrichiens, Daun en ramena 30.000 à peine. — La bataille de *Leuthen* (en Silésie, à l'Ouest de Breslau) qu'on appelle aussi parfois bataille de *Lissa* du nom d'un village voisin, fut gagnée le 5 déc. 1757, malgré une belle résistance de la cavalerie autrichienne de Nádasdy.